

Réfléchir le présent au miroir du passé : le sida 2.0

AIDS in the End Zone de Kendra Albright et Karen Gavigan, University of South Carolina Press, 40 p.

Two Boys Kissing de David Levithan, Alfred A. Knopf, 208 p.

My Life After Now de Jessica Verdi, Sourcebooks Fire, 304 p.

Marie Satya McDonough, Maxime Philippe and Marie Satya McDonough

Number 248, Spring 2014

Génération(s) sida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71578ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

McDonough, M. S., Philippe, M. & McDonough, M. S. (2014). Réfléchir le présent au miroir du passé : le sida 2.0 / *AIDS in the End Zone* de Kendra Albright et Karen Gavigan, University of South Carolina Press, 40 p. / *Two Boys Kissing* de David Levithan, Alfred A. Knopf, 208 p. / *My Life After Now* de Jessica Verdi, Sourcebooks Fire, 304 p. *Spirale*, (248), 49–51.

Réfléchir le présent au miroir du passé : le sida 2.0

PAR MARIE SATYA MCDONOUGH

Traduit par Maxime Philippe et Marie Satya McDonough

AIDS IN THE END ZONE

de Kendra Albright et Karen Gavigan
University of South Carolina Press, 40 p.

TWO BOYS KISSING

de David Levithan
Alfred A. Knopf, 208 p.

MY LIFE AFTER NOW

de Jessica Verdi
Sourcebooks Fire, 304 p.

Après avoir été le sujet d'un grand nombre d'œuvres littéraires dans les années 1990 (et, tout particulièrement, d'un grand nombre de témoignages aussi sentis que bouleversants), la « présence » du sida dans la littérature américaine a connu une éclipse aussi rapide que le déclin du taux de mortalité des personnes infectées. Les adolescents et les jeunes adultes de l'époque « post-sida » — c'est-à-dire depuis que le sida ne condamne plus ses victimes à une mort rapide et violente — ne sont pas conscients des risques et/ou n'hésitent pas à stigmatiser et à maltraiter ceux d'entre eux qui en sont affectés. Aussi, plusieurs romans ont été publiés cette année avec l'objectif de sensibiliser la nouvelle génération. Certains de ces auteurs évoquent d'ailleurs la crainte que leurs portraits ne rendent pas suffisamment justice à l'histoire du sida et à la décimation d'une communauté déjà marginalisée et menacée.

SE SAISIR DU PRÉSENT

On rappellera d'abord qu'aux États-Unis, le taux le plus élevé de nouvelles infections se situe parmi les jeunes adultes entre 20 et 24 ans. Parmi les quelque 50 000 nouveaux cas de VIH diagnostiqués chaque année, 44 % touchent des Afro-Américains et 63 % des hommes qui ont eu des relations sexuelles avec d'autres hommes¹. Les livres de Jessica Verdi, *My Life After Now*, et de Kendra Labright et Karen Gavigan, *AIDS in the End Zone*, s'adressent aux jeunes lecteurs qui auraient besoin qu'on leur

rappelle la réalité de l'épidémie du sida et de sa progression : ces deux livres se terminent par des dossiers dans lesquels les auteures définissent VIH et sida et présentent des données fiables quant aux risques de transmission, à la prévention et aux sources que peuvent consulter les lecteurs pour obtenir davantage d'informations. Pourtant, dans aucun des trois ouvrages auxquels je m'intéresse ici, y compris dans le roman *Two Boys Kissing*, les hommes ou les garçons n'ont de relation sexuelle entre eux. Au lieu de cela, la contamination par le VIH se produit de façon caricaturale, mélodramatique. Dans *My Life After Now*, Lucy, 16 ans, blanche et de milieu aisé, a, dans un état d'ébriété et un accès de colère à l'endroit de ses parents, une relation non protégée avec un rocker tatoué. Dans *AIDS in the End Zone*, un jeune homme afro-américain de 17 ans, Marcus, a une relation sexuelle avec sa camarade de classe, Maria, séropositive, parce qu'un de ses rivaux dans l'équipe de football a menacé cette dernière de révéler son statut de porteuse du VIH à tout le lycée si elle ne séduit et n'infecte pas Marcus.

Édité par Albright et Gavigan, professeures en science de l'information à l'Université de Caroline du Sud, *AIDS in the End Zone* est un roman graphique coécrit par un groupe de jeunes hommes incarcérés en Caroline du Sud. L'ouvrage est spécifiquement destiné aux jeunes hommes afro-américains qui risquent de contracter le VIH : il a recours à leur niveau de langage et à un scénario visant la transmission de cette information vitale. Au

cours de l'année, Albright et Gavigan mèneront une étude qui tentera de déterminer dans quelle mesure le livre modifie la perception des adolescents quant au VIH et au sida. Dans une entrevue récente, les auteurs font preuve d'une fierté manifeste en ce qui concerne la fonction pédagogique de ce livre². Mais cette stratégie présente de nombreux écueils, le plus évident d'entre eux étant la forclusion de l'homosexualité. Au-delà de ce tabou — qui est particulièrement problématique étant donné que les relations sexuelles sont répandues chez les jeunes hommes incarcérés —, les femmes sont, dans le texte, représentées comme des pions ou des armes dont se servent les hommes pour s'atteindre entre eux et n'ayant aucune ressource psychologique ou externe pour se défendre face à de telles manipulations. Même au point culminant de l'histoire, Maria n'échappe à des poursuites judiciaires que grâce au recours bienveillant de Marcus. Pourtant, le texte accomplit la tâche qu'il s'était fixée en aidant à la déstigmatisation du VIH par sa fin heureuse : Marcus entame

Two Boys Kissing rejoint les excellents documentaires sur l'épidémie du sida qui ont été réalisés durant les dernières années, comme *How to Survive a Plague*, de David France, et *We Were Here*, de David Weissman...

avec succès une carrière de joueur dans la NFL et Maria réalise son rêve de devenir kinésithérapeute et de « *faire le bien dans le monde* ».

Quant à *My Life After Now*, il s'agit également d'une histoire qui vise à déstigmatiser les victimes du virus puisque, après avoir initialement rejeté sa famille, ses amis, son petit ami et même son propre « *corps souillé et empoisonné* », Lucy finit par s'accepter et réintégrer sa place au sein de sa famille et de son école secondaire. Les émotions fortes, les décisions précipitées et le narcissisme typiques d'une jeune fille issue d'un milieu social favorisé sont croqués d'une façon peut-être trop experte par Verdi — mais qui ne ferait pas preuve d'égoïsme face à un tel diagnostic ? Pourtant, on aimerait que le roman problématise quelque peu ou, au moins, donne à voir l'inconscience qu'a Lucy de sa situation privilégiée. Certes, Verdi tente tant bien que mal de replacer l'histoire de son personnage dans le contexte historique de l'épidémie : son héroïne est fille de parents gais qui ont connu leur lot de deuils et de traumatismes, lesquels se trouvent réanimés par le diagnostic de leur fille. Par ailleurs, Lucy est une *aficionada* de théâtre qui interprète sa maladie à travers le

prisme des classiques du répertoire gai : tout d'abord avec la comédie musicale *Rent* de Jonathan Larson, puis, à la fin du roman, avec la pièce *The Normal Heart* de Larry Kramer. Mais le portrait que trace Verdi de la maladie reste dans le domaine du sentimentalisme facile, sans jamais trouver le sens de l'urgence qui a pu rendre le ton didactique de Kramer supportable.

METTRE PASSÉ ET PRÉSENT FACE À FACE

Le sida occupe une position centrale dans le roman *Two Boys Kissing* de David Levithan, même s'il n'est pas un élément déterminant pour son intrigue. Le roman suit la vie de sept adolescents alors qu'ils découvrent leur sexualité et s'initient aux conséquences sociales de cette dernière. Inspirée d'une histoire vraie, l'intrigue se concentre sur deux garçons qui tentent de battre le record du monde du baiser le plus long afin d'attirer l'attention de l'opinion publique à propos de la violence à l'encontre des adolescents gais. Le roman, cependant, est narré par des hommes gais qui appartiennent à la génération qui a été décimée par l'épidémie de sida ; ceux-ci établissent des parallèles explicites et développés entre la vie gaie d'alors et celle de maintenant, tout en offrant des interprétations, des conseils ainsi que des anecdotes pour appuyer la tentative des garçons de trouver l'amour et d'être acceptés, réussir leurs relations amoureuses et assumer dignement leur orientation sexuelle. De même que dans *My Life After Now*, les histoires des garçons se doublent d'allusions au passé littéraire — avec des références explicites à Walt Whitman, Oscar Wilde et James Baldwin —, ainsi que de quelques références à Andrew Holleran : « *Danser cesse d'être une réalité et devient une métaphore... Je danse aussi vite que je peux* ». À un moment particulièrement émouvant, alors que les deux garçons sont sur le point de s'effondrer sous le coup de l'épuisement, leur groupe de soutien commence à les encourager au moyen d'un refrain inspiré d'un poème de Whitman : « *Nous, deux garçons, enlassés ! L'un sans l'autre, plus jamais ! ...* » Tandis que, dans *My Life After Now*, la littérature gaie est une source d'information externe au personnage, *Two Boys Kissing* inscrit l'histoire de ses personnages dans l'histoire plus vaste de la littérature gaie ; celle-ci devient un vecteur qui permet de mettre en relation le présent avec le passé.

Pourtant, les familles proches des garçons, stables et plutôt tolérantes, leur solide réseau d'amis et leur appartenance à la classe moyenne qui leur assure une certaine sécurité financière, produisent leurs propres dissonances : un des personnages, un professeur au secondaire, nous est-il dit, « *est un des nôtres... il était là à l'hôpital... mû seulement par l'instrument de la grâce* ». Il regarde alors les deux garçons s'embrasser tandis qu'une voix commente : « *il trouvait ça normal de choisir le tour le plus difficile de tous. La garde de nuit* ». Mais ces deux réalités sont tout simplement incomparables : se battre avec les docteurs pour obtenir des traitements, tenir les mains de tant d'hommes dévastés par la maladie jusqu'au moment de leur mort n'est simplement pas la même chose que d'offrir

le soutien d'une présence adulte quand le risque est de se faire jeter quelques œufs. Levithan semble conscient de cette divergence quand il fait remarquer à ses narrateurs, au tournant du roman, alors qu'un des personnages avorte une tentative de suicide, « *cela ne fera revenir aucun d'entre nous. Mais cela fait revenir au moins Cooper* ». Et en effet, cette partie du texte, avec ses références spécifiques à des adolescents qui ont été tués ou qui se sont suicidés à la suite d'agressions à caractère homophobe, fait bien d'insister sur le fait que chaque vie compte, que l'on ne devrait pas mener une politique du nombre qui néglige les souffrances émotionnelles et physiques auxquelles sont sujets de nos jours les adolescents américains homosexuels. Mais ultimement, là où la stratégie narrative du roman s'évertue à dresser des parallèles entre passé et présent, elle révèle aussi des différences abyssales.

Le roman gagne considérablement en intérêt si l'on se demande en quoi le traitement que fait subir Levithan à ses personnages permet d'aborder l'histoire de l'épidémie du sida sous un jour nouveau. Étant donné qu'aucun des personnages du roman n'a de doute quant à sa sexualité, les garçons n'ont

pas à se battre contre eux-mêmes : ils ne luttent que contre ceux qui tentent de les intimider, contre des parents religieux ainsi que contre de craintifs directeurs d'établissements scolaires. Le parallèle que le roman construit souligne que l'épidémie du sida était aussi une crise sociale, une maladie moins biologique que politique. De ce point de vue, *Two Boys Kissing* rejoint les excellents documentaires sur l'épidémie du sida qui ont été réalisés durant les dernières années, comme *How to Survive a Plague*, de David France, et *We Were Here*, de David Weissman, qui ont dépeint de façon convaincante le sida en tant que phénomène principalement politique et social. Ce faisant, ils forment un complément essentiel à ces ouvrages dont l'ambition est davantage didactique et la perspective plus restreinte. ⊥

1. Ces statistiques datent de 2011 et proviennent des données les plus récentes publiées par le CDC dans *HIV Surveillance Report: Diagnoses of HIV Infection and AIDS in the United States and Dependent Areas*, 2011, t. 23, disponible en ligne : http://www.cdc.gov/hiv/library/reports/surveillance/2011/surveillance_Report_vol_23.html
2. « *Teens Create Graphic Novel About AIDS* », *USA Today*, February 15, 2013, disponible en ligne : <http://www.usatoday.com/media/cinematic/video/1923773/teens-create-graphic-novel-about-aids/>



Le sida... À tous les temps

PAR CATHERINE MAVRIKAKIS

Les années sida ne m'ont pas lâchée. Les années sida où ennemis, amis, copains, frères, cousins, cousines mourraient sans crier gare, les années sida où je me trimballais, hébétée, d'enterrement en enterrement, les années sida où il fallait rire quand on pleurait, où il fallait pleurer quand on riait, continuent de me courir après. Toujours, elles me rattrapent.

À la recherche d'un livre dans ma bibliothèque, je les sens fondre sur moi. Elles vont me tomber dessus. Voici que des morceaux de phrases contaminées chutent. Voici que des milliers de vocables malades se ruent sur moi : « *Mais qui saura vraiment rendre le ressort tragique de nos destins : la précipitation, l'enchaînement des crises et des symptômes, la lente aspiration vers le néant, jusqu'à cette crispation ultime qui marquera le terme de nos souffrances ?* »

Ces mots lancés à l'avenir par Maxime Montel dans son magnifique opuscule *Un mal imaginaire* (Minuit, 1994)

me pointent aujourd'hui du doigt. J'entends son : « *Nous ne laisserons que nos morts* ». Demain, ce sera la photographie de Pierre sur son lit d'agonie qui surgira d'un carter, mal classée, en demandant vengeance. Samedi, le nom du patineur Ondrej Nepela me viendra à l'esprit, alors que la télé rapportera les propos homophobes de Sotchi. Dans un mois, la fenêtre du salon de l'ancien appartement de Graham me fera des clins d'œil narquois quand je traverserai la rue Peel. Dans un an, le prénom de mon futur étudiant Seymour me laissera bouchée bée. M'apparaîtra alors ce jeune homme, mon ami, qui mourut le 22 novembre 1995, après des mois d'horreur.

Mais des années sida la plupart du temps, je ne me souviens pas. Je ne peux, je ne veux pas me rappeler de ce sida-là. De sa violence, j'ai tout oublié. De sa petitesse, j'ai tout effacé et son horreur, je l'ai simplement éradiquée.

Des années 1980 et 1990, il ne me reste peut-être que les morts.